



L'ŒIL DU COLLECTIONNEUR TENDANCES

LES VRAIES RAISONS DU SUCCÈS DES VENTES D'ART ITALIEN

L'art transalpin de l'après-guerre connaît un engouement sans précédent. Ce marché à plusieurs vitesses se développe hors d'Italie, notamment en raison de la législation.

PAR ÉLÉONORE THERY

E

n octobre 2015 à Londres, Sotheby's annonçait un record établi à 21,4 millions d'euros pour l'une des *Fine di Dio* de Lucio Fontana. Moins d'un mois plus tard, Christie's

annonçait à New York un nouveau record à 24 millions d'euros pour une autre de ses toiles ovoïdes. Le créateur des monochromes lacérés est aujourd'hui la figure de proue d'un succès mondial pour l'art italien d'après-guerre. Les grandes maisons de ventes ont ainsi multiplié par plus de huit les résultats de leurs *italian sales* (« ventes italiennes »), organisées à Londres dès 1999 pour Sotheby's et en 2000 pour Christie's. Ce sont les musées qui, les premiers, ont mis en lumière les artistes transalpins, à l'instar du Guggenheim de New York qui présentait dès 1994 « *Italian Metamorphosis, 1943-1968* ». Aujourd'hui, les expositions fleurissent. Depuis 2014, ont ainsi été montrés Fontana au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, le groupe Azimuth au Guggenheim de Venise, Alberto Burri au Guggenheim de New York, Fausto Melotti au Musée national de Monaco, etc. Parallèlement, les artistes de la Botte sont de plus en plus présents dans les galeries et, a fortiori, les foires. Aux acteurs italiens spécialisés sur les artistes du pays, comme

la Galerie Tornabuoni, se mêlent des galeries exposant des créateurs internationaux (Pace Gallery, Hauser & Wirth, Luxembourg & Dayan, Gagosian...).

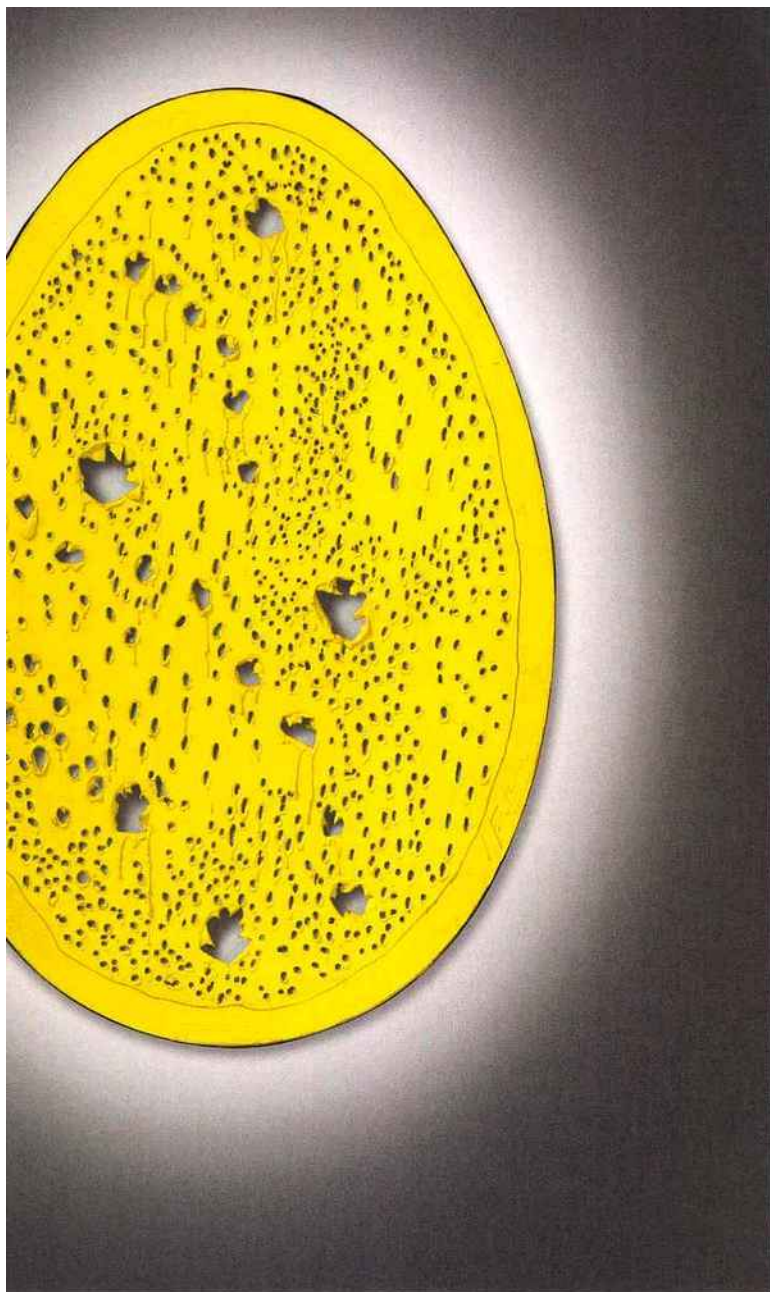
UNE LOI QUI LIMITE L'EXPORTATION DES ŒUVRES

Pourquoi un tel succès ? « Il y avait jusque-là un décalage entre la valeur historique de ces artistes et leur prix de vente », explique Michele Casamonti, directeur de la Galerie Tornabuoni. « Après-guerre, l'Italie est un des centres névralgiques de la culture internationale : cinéma, design, littérature... Quant aux artistes, ils instaurent un vrai changement de langage. De nouvelles recherches sur la matière sont expérimentées : Fontana perce les toiles, Burri utilise la flamme, l'Arte Povera la glace, Alighiero e Boetti la broderie... », poursuit le galeriste. L'influence de ces artistes sur les générations postérieures issues de l'art conceptuel participe aussi à leur succès. Lors d'une conférence consacrée à Paolo Scheggi et à la scène milanaise des années 1960, Serge Lemoine expliquait : « Il y a actuellement un renouveau d'intérêt pour les années 1960, et pour ces recherches, en lien fort avec l'art contemporain actuel. Par ailleurs, l'Europe, longtemps tournée vers les États-Unis, commence à avoir un meilleur regard sur ses propres mouvements artistiques. »

Ce sont en réalité trois centres de création qui émergent dans le pays après-

Lucio Fontana,
*Concetto spaziale,
La fine di Dio, 1964,*
huile sur toile.
© Christie's Images Ltd.

guerre. La scène milanaise (Castellani, Manzoni, Dadamaino, Paolo Scheggi...), la plus cotée, se concentre autour de Fontana ; à Turin se développe l'Arte Povera autour de Pistoletto, Castellani, Merz ou Alighiero e Boetti, tandis qu'Alberto Burri est la figure de la scène romaine qui réunit Mario Schifano, Mario Ceroli, Mimmo Rotella, etc. Sur ce marché à plusieurs vitesses émergent, derrière Fontana, Piero Manzoni (15,7 millions d'euros) et, plus loin, Alberto Burri (5,6 millions d'euros), Enrico Castellani (4,7 millions d'euros) et Michelangelo Pistoletto (3,5 millions d'euros), l'Arte Povera étant le plus à la traîne.

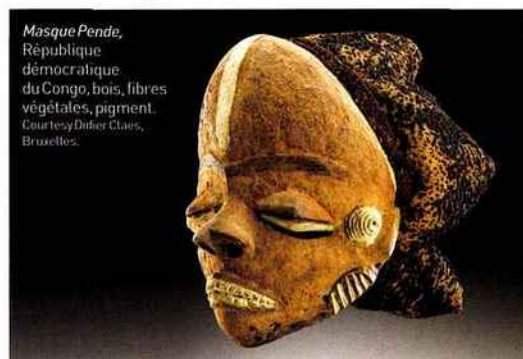


La législation italienne n'est pas étrangère à la présence en nombre de ces créateurs sur le marché : la loi limite en effet l'exportation des œuvres de plus de cinquante ans, les soumettant à l'obtention d'une licence du gouvernement. Pourtant, précise Michele Casamonti, « les prix augmentent malgré la législation et non grâce à elle. Avant d'être soumis à cette loi, les tableaux sortent d'Italie et augmentent ainsi l'offre et non les prix. En revanche, lorsque ces œuvres entreront dans le champ de cette loi, les prix augmenteront pour celles qui auront quitté l'Italie, au détriment de celles qui y seront restées ». Cette législation

explique en partie la localisation du marché, dont l'Italie ne profite guère. D'après le dernier rapport Tefaf, la Péninsule représente aujourd'hui à peine 1% du marché mondial de *fine art*, avec une croissance nulle. Pour ces artistes transalpins de l'après-guerre, achetés majoritairement par des collectionneurs américains, le marché se situe en grande partie à Londres. « Il fallait une place de marché internationale, en-dehors de l'Italie, mais proche de l'Italie. Londres, une ville cosmopolite qui réunit de nombreux collectionneurs, bénéficiait de tous ces atouts », éclaire Michele Casamonti. —

FOIRE

— Foire, Bruxelles (Belgique)
**WINTER BRUNEAF,
LE OFF DE LA BRAFA**
Du 20 au 24 janvier 2016



Masque Pende,
République
démocratique
du Congo, bois,
fibres
végétales, pigment.
Courtesy Didier Claes,
Bruxelles.

Pour sa sixième édition, Winter Bruneaf, la version hivernale de Bruneaf qui se tient en juin dans le quartier du Sablon, consolide ses acquis et continue de bénéficier de l'aura de la Brafa qui se déroule également à Bruxelles du 23 au 31 janvier, dans les halles de Tour & Taxis. « Nous n'avons jamais caché que Winter Bruneaf prend appui sur la Brafa pour briller. C'est en effet un moment fort de l'année à Bruxelles, alors de nombreux collectionneurs font le déplacement », explique Didier Claes, président de Bruneaf. Les amateurs d'art africain se satisfont tout à fait de ce jumelage, car s'ils ne trouvent pas leur bonheur à la Brafa, ils peuvent se replier sur Winter Bruneaf, et inversement. Trente-trois exposants sont regroupés dans les différentes galeries du Sablon, offrant une vaste sélection de pièces d'Afrique – 75% des participants sont spécialisés en art d'Afrique noire – mais aussi d'Océanie, d'Asie et des Amériques. Ils sont essentiellement belges et français. D'ailleurs, plusieurs galeries françaises présentes n'avaient pas participé à l'édition de Bruneaf en juin dernier, comme les galeries Olivier Castellano ou Renaud Vanuxem, prouvant par là même l'importance de Winter Bruneaf. « Beaucoup de confrères disent mieux travailler à Bruxelles en janvier qu'en juin, car il y a moins de concurrence [Bruneaf de juin compte le double de galeries, ndr], le Parcours des mondes en septembre à Paris est encore loin et il y a un public assez pointu qui vient pour la Brafa. Enfin, il n'y a pas de vente publique à ce moment de l'année », souligne Didier Claes. À chacun sa stratégie. — **MARIE POTARD**

• Parcours libre dans les galeries du quartier du Sablon à Bruxelles,
www.bruneaf.com